



Les rêves n'existent que lorsqu'on les regarde

Franck Jouneau

Roman

À celui que le hasard amènera à lire ce livre

**Les rêves n'existent
que lorsqu'on les regarde**

Franck Jouneau

**Les rêves n'existent
que lorsqu'on les regarde**

Couverture réalisée par Franck Jouneau
Relecture par Isabelle Corbé

© Franck Jouneau 2005

L'Ensorcellement connaît toutes les dimensions du vivant. Les indices et les signaux structurent les leurres qui capturent tout ce qui vit, comme une clé dans une serrure. Mais, dès que l'image se sémantise, on peut la "mettre là pour" représenter une absence et la faire vivre, ici. Le contresens alors rend possibles la création et la folie.

Boris Cyrulnik

(L'Ensorcellement du monde)

Table des matières

Prologue

Conférence : La magie et la peur

Chapitre 1

Où suis-je ?

Chapitre 2

David

Chapitre 3

Marie

Chapitre 4

La chute

Chapitre 5

Le clown

Chapitre 6

Le coffre

Chapitre 7

La mission

Chapitre 8

Le prédicateur

Chapitre 9

Le cauchemar

Épilogue

Basculement

Prologue

Hélène Ribotsaya

Un homme qui a l'air d'être pressé, peut-être en retard marche dans le centre ville. Cet homme s'appelle Edouard Park, il s'arrête devant l'entrée de l'hôtel de France où il lit un écriteau sur lequel est inscrit : Conférence : Hélène Ribotsaya, Magie et Peur, les racines de nos mondes. L'homme âgé d'une quarantaine d'année est perplexe : "De la psy de comptoir... Putain de métier, j'en aurais bouffé de la conf' à deux balles !" Pense t-il tout en regardant sa montre. La montre indique 11h15. Il est en retard. "Merde ! ça va commencer." Il se précipite en trotinant dans de l'hôtel. Au passage dans le hall, il remarque une belle jeune femme d'une trentaine d'année assise sur un sofa en face d'une amie. Elle le regarde intensivement sans sourire. L'homme se retourne, surpris de ce regard il est intrigué mais satisfait. Il continue jusqu'à la salle.

Dans la salle de conférence, une trentaine de spectateurs assis écoutent attentivement. Sur l'estrade la conférencière écoute derrière son pupitre un journaliste debout qui pose sa question : "Madame Ribotsaya, pourquoi écrivez-vous à la page trente et une, je vous cite : "La vie, telle que nous la percevons, n'est pas plus réelle qu'un conte de fées ?" Prenez-vous vos lecteurs pour des enfants ?" Dans un ensemble vert très Chanel, Helena Ribotsaya se tient debout, très droite avec un air sérieux et sûr d'elle. En esquissant un sourire presque moqueur et ajustant ses petites lunettes vertes, elle répond à la question du journaliste. "Voyez-vous, je pense que chaque concept, chaque repère est inventé, échafaudé par l'homme, d'aucuns diront par Dieu, mais ce n'est pas mon problème, ni ma théorie, car c'est bien l'homme que je vois agir. Le beau, le laid, le bien, le mal sont, de ce fait, subjectifs et mouvants. L'homme est donc un animal de culture, au sens propre comme au sens figuré. Il se façonne et grandit au fur et à mesure de son histoire. Né avant tout pour se mouvoir et continuer, l'homme doit anticiper les événements et les mettre en perspective. Il se sert alors de son cerveau et de sa faculté à imaginer pour construire des mondes imperçus.

Afin d'appréhender un environnement inconnu, il doit détecter les phénomènes et les interpréter comme des signes et les classer. Les

avancées de cette création construction définissent sa compréhension. De sa faculté à détecter dépend la façon dont il conçoit le monde. On peut considérer qu'il bâtit sa réalité du monde et qu'elle est plus ou moins éloignée de celle de son voisin en fonction des signes partagés."

— "Vous insinuez donc..." Coupe immédiatement un autre journaliste en se levant brutalement, "... Que notre vision du monde est différente suivant les individus ?"

— "Laissez-moi continuer mon raisonnement, vous allez mieux comprendre. L'homme échafaude des plates-formes, des murs, des statues, des rampes psychologiques pour s'accrocher et se tenir debout. Ces mondes inventés, "rêvés", lui servent pour se mouvoir comme sur une carte, pour se projeter dans le futur et pour se trouver un chemin ou tout simplement pour ne pas tomber. Bien sûr, l'homme oublie souvent un danger, la contrepartie de ce système, car ce cocon dans lequel il s'est trouvé une place devient vite une prison aux murs solides. Ces murs et ces statues ne sont bien sûr que des tromperies inventées pour un moment et un lieu. Inconsciemment, les attentes et les besoins qui y correspondent lui deviennent psychologiquement vitaux".

Un autre journaliste dresse la main, se lève à son tour et demande. "L'homme devient donc

victime du contrat, aliéné à la règle du jeu qu'il a lui-même mise en place ?”

— “En effet, tant qu’il reste à l’intérieur du cocon, il ne peut qu’obéir aux diktats de son monde inventé”. Le journaliste reprend. “N’y a t-il réellement aucune possibilité de sortir du rêve ?”

— “La liberté n’interviendra...” Continue la conférencière, “que si consciemment, l’homme décide de prendre du recul, d’analyser ses attentes, ses besoins, s’il essaie de comprendre les mécanismes de la biologie qui décident à sa place, en ne s’intéressant qu’aux “Comments” et en laissant tomber les “Pourquoi” sans intérêt, car comprendre les processus qui engendrent les actions est plus important que d’essayer d’imaginer un hypothétique but à la vie. Plus l’homme apprend, plus il se libère ; et même si, en fin de compte, il doit se résoudre à accepter sa condition humaine “d’être de culture subjective”, mais aussi de structure organique mortelle. Une certaine lucidité rend moins dépendant aux systèmes inventés.”

— “Bienheureux les simples d’esprit... !” lance en souriant un homme dans l’assemblée.

— “Peut-être...” lui répond Helena en essayant de repérer la voix qui vient du public. “... Mais l’homme est fait ainsi, il ne peut s’empêcher d’aller de l’avant mais il se doit de développer son goût pour la raison et la lucidité, afin de se contraindre

lui-même à chercher la vérité derrière la métaphore, pour qu'elle devienne un outil et non un piège. Il serait criminel, en tant qu'érudit et sachant cela, de l'empêcher d'ouvrir les yeux. L'imagination de l'homme lui permet d'envisager le monde de façon analogique et métaphorique. C'est un processus de création empirique et très complexe, un peu comme les rêves. Le système mis en place pour appréhender son environnement et tenter de le maîtriser lui offre la possibilité d'aller dans tous les sens et d'explorer toujours plus loin, de découvrir l'extérieur en mettant en place des structures psychiques. Basées sur des rêves, les limitations virtuelles contre lesquelles nous nous appuyons sans cesse, comme l'art, l'amour, la religion, la beauté, la poésie, le goût n'ont aucune réalité objective. Ces murs sont imaginés et créent la culture. Ce sont ces mondes imperçus qui formatent nos sociétés. La culture est donc un véritable conte de fées, élaborée et subie consciemment et inconsciemment dans le monde pour une région et une époque. Elle se transforme au fur et à mesure de sa construction, et devient un royaume de la complexité, de l'approximatif et du subjectif. Rien n'est moins important dans le monde biologique, mais rien n'est plus juste dans nos sociétés, nos mondes rêvés et organisés."

Edouard Park se lève à son tour : "Bonjour, Edouard Park du London Herald, jusqu'à quel

point pensez-vous, en sommes-nous dépendant ? Car vous caractérisez bien les hommes comme des drogués.”

— “C’est exact ! Cette drogue, qu’est l’imagination, nous nous en servons pour nous stimuler, afin de nous sentir vivant. Mais n’oubliez pas l’objet de cette conférence, la magie comme la peur ne naissent que de l’incompréhension et de l’innocence ! Alors à chacun de voir... S’il veut grandir ou bien rester enfant.”

— “Très bien, mais peut-on réagir à ce qui paraît être une fatalité ou une prédétermination ?” Reprend Edouard Park.

— “Oui, bien sûr en acceptant la fait que la vie ne soit pas un jardin de roses, en comprenant que vivre et grandir, signifie surtout beaucoup de souffrance et ce n’est effectivement, qu’en acceptant la réalité objective que l’on pourra transcender celle subjective. Enfin, selon ce que j’appelle notre “potentiel d’évolution individuel” de départ. Vous connaissez sans doute aussi mes idées sur le libre-arbitre. Je pense que la société, créée par l’homme, a besoin de la responsabilité et du mérite pour se structurer. Elle oblige donc à penser en terme de possibilités de choix. Dans cette alternative, vous avez le bon et le mauvais choix. Le bon entraîne la survie et le bien être, le mauvais choix entraîne la culpabilité sinon la mort. Si vos considérez que

vous ne voulez pas prendre parti, les déterminismes inconscients, psychologiques, culturels, sociaux, familiaux ou ethologiques se chargeront de prendre les décisions à votre place. Vous ne serez que ballottés, impuissants. Seul le hasard et le chaos pourront vous faire dévier de votre route.”

— “Mais, Professeur Ribotsaya !” Insiste Edouard qui garde le micro. “Une dernière question, pourriez-vous nous donner votre définition de la réalité ?”

— “Vous savez, ce n’est pas la réalité qui importe, mais sa mise en forme, sa construction par l’individu. Chacun de nous crée sa propre réalité.” Dit-elle en regardant fixement Edouard. “Pensez-vous réellement que vous ayez la même définition des représentations usuelles, que votre voisin ?”

— “Je pense que oui !” répond Edouard, sûr de lui mais interloqué.

— “La réponse exacte serait plutôt, plus ou moins... Regardez ! dit-elle en montrant une diapositive sur l’écran géant. Voici un schéma montrant le processus de “complexification”. Lorsque vous partez d’une cellule simple, son code, son rôle est de rencontrer une autre cellule et de se fondre. De ce premier stimuli, embryon de communication, naissent les premiers organismes. La “complexification” est en marche. Les cinq sens se développent et nous offrent les paramètres nécessaires pour bâtir le lan-

gage, qui passe du rudimentaire au circonstancié et donc de l'opinion simpliste à la pensée complexe. La communication se précise et développe les états de conscience, lesquels fabriquent par un retour sur elle-même des modèles. Ces différents modèles ou organisations sont, la réalité. La perception de notre environnement existe par notre conscience qui échafaude une stabilité. Mais il existe plusieurs degrés de conscience, qui sont liés à la "qualité" ou complexité de la communication, c'est à dire notre façon de percevoir notre environnement. Donc même si vous partagez beaucoup de règles et de signes avec votre voisin, vous vivez en fait, dans votre monde personnel, imaginé par vous. On ne peut pas réellement parler de... Parce que... le... heu..."

Soudain Héléna Ribotsaya paraît déstabilisée, elle bafouille puis s'arrête de parler et bascule en arrière. D'une main, elle tente de se raccrocher à son pupitre qui tombe faisant hurler les haut-parleurs avec un larsen assourdissant. En basculant en arrière elle regarde le haut de la salle, met son autre main à sa tête comme si elle voulait que toutes ses pensées et ses certitudes restent en place. Puis, elle s'écroule comme une masse devant l'assemblée stupéfaite.

Chapitre 1

Où suis-je ?

Dans une chambre aux fenêtres fermées, un homme émerge doucement d'un long sommeil qui se voulait réparateur. Il entre-ouvre les yeux, et les données arrivent lentement jusqu'à son cerveau. Des formes se dessinent et deviennent peu à peu des objets. Une armoire, une chaise avec des vêtements posés dessus, une porte, une fenêtre. Ce qu'il voit le surprend un peu car il demeure incapable de mettre un nom sur ces choses : "Mince, quelle cuite !" Ses premiers mots de la matinée, clairs et précis, révèlent un étrange éclair de lucidité sur son état de la veille, pourtant encore flou. Il redresse un peu la tête et son regard parcourt lentement le reste de la chambre : "Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que je fais ici ?" réfléchit-il, l'air inquiet.

Cette pièce lui est totalement inconnue : "Mais où suis-je ?" Pense t-il. Il jette un rapide coup d'œil derrière lui, juste pour vérifier s'il n'y

a pas quelqu'un qui dort à côté, on ne sait jamais, il constate qu'il est seul. Il s'assoit sur le bords du lit tout en observant les objets dans la pièce, pour se raccrocher à un souvenir, quelque chose sur quoi il pourrait s'appuyer pour établir un début de construction, une montre sur la table de chevet, l'affiche au mur d'une peinture, un portrait dans un cadre d'un homme et une femme sur une montagne. Il ne reconnaît rien. Aucune interaction, pas un objet dans la pièce ne lui parle. Aucune émotion ne le traverse, il est totalement insensible à son environnement : "D'ailleurs" Pense-t-il. "Qu'ai-je fait hier soir ? Je ne me rappelle de rien." Tout à coup il se sent pris de sueurs froides lorsqu'il réalise qu'il ne se souvient absolument de rien : hier, avant-hier, sa vie. Plus aucun souvenir, perdu dans un instant présent, sans passé, mais aussi sans futur, incapable d'extrapoler la moindre action. Pris de vertiges, il se retient de ne pas basculer : "Que m'arrive t-il ?" Réagit il un peu effrayé.

Plus les secondes s'écoulent et plus le vide le submerge, aucun regrets, aucun désirs. Le jeune homme se passe la main sur le visage comme pour retenir le peu qui semble lui appartenir. Il se lève et s'aperçoit qu'il s'est couché nu. Il remarque des vêtements d'homme sur le fauteuil en face du lit. Il ne les reconnaît pas. Comme il est hors de question de sortir déshabillé, il enfle le pantalon, la chemise.

Il remarque à peine que la taille est bonne et que ces vêtements lui conviennent parfaitement. En passant devant le miroir, il s'arrête, s'observe et, aussitôt, réalise que c'est lui, la personne sur la photo à côté du lit : "Comment se fait-il que cela me surprenne ?" Réfléchit-il. "Cette personne qui se reflète dans le miroir est bien celle du portrait, donc lui-même." Il revient sur ses pas et prend le cadre pour observer la photographie plus sérieusement : "Ce serait moi ! Comment est-il possible que je ne me reconnaisse pas ?" S'interroge t-il en observant les deux amis qui posent sur la montagne. L'homme perdu dans des extrapolations limitées devient tout pâle et se met à transpirer. Il se rassoit sur le bord du lit et pendant quelques minutes, il reste sans bouger. De nouveau, sa respiration s'accélère. Mais au moment où il commence à ressentir une envie de vomir, son angoisse devient trop forte. En un sursaut, ultime acte de survie, il se relève et se met à marcher frénétiquement dans la chambre, comme pour se déconnecter de son état. Il respire profondément comme pour un trouble d'anxiété : "Il faut que je sorte !" Répète t-il plusieurs fois. "Que je prenne l'air".

Chapitre 2

David

Juste avant de sortir de la pièce, il jette un coup d'œil au réveil qui indique : 11h55. En pleine crise, il se précipite dans le couloir sans même s'assurer de la présence ou non d'individus dans la maison. Il faut qu'il arrête de penser. Il avance rapidement, puis descend l'escalier. Il ne reconnaît rien dans la maison et s'affole de plus en plus. Et au moment où il s'apprête à ouvrir la porte d'entrée, la sonnette retentit. L'homme affolé reste immobile pendant quelques secondes puis se décide à ouvrir la porte. Un individu en tee-shirt jaune se présente et entre dans la hall sans vraiment faire attention. Cette apparition calme un peu son stress car il reconnaît immédiatement l'autre personne sur la photo dans la chambre. L'individu s'exprime comme si tout allait de soi : "Eh, salut Ed, excuse-moi pour le retard, j'ai été retenu par un appel de dernière minute... Que se passe-t-il, tu n'as pas l'air en grande forme, ça ne va pas ? Tu es tout pâle !"

— "Je ne vais pas très bien, il faut que je m'assoie, que je respire un peu." Il s'assoit sur les marches de l'escalier.

— "Ok, repose-toi un instant." Dit-il en s'accroupissant en face de lui."

En toute confiance, car un peu perdu, Edouard lui raconte ce qu'il lui arrive et lui confie qu'il se sent tellement destabilisé qu'il a l'impression de perdre l'équilibre et ressent de violentes envies de vomir.

L'individu au tee-shirt jaune lui dit qu'il s'appelle David Nott, qu'ils sont amis depuis plus de dix ans et tente de lui résumer sa vie : "Regarde, ta veste est là, accrochée à la rampe sa place habituelle." Lui dit-il comme pour prouver sa bonne foi. David se lève et lui apporte la veste noire afin qu'il l'examine. Il inspecte les poches. À l'intérieur, se trouvent un porte-feuille avec de l'argent et des papiers d'identité. Sur la carte, il découvre, avec stupeur, sa photo, son âge, 42 ans, et son nom, Edouard Park. Mais cela n'éveille aucun souvenir chez Edouard. David reprend : "Écoutes Ed, je te résumes un peu ta vie. Tu travailles depuis maintenant trois ans dans une librairie du centre ville. Bon, avant ça, tu étais ingénieur en intelligence cybernétique chez CIFU, mais tu as mal digéré ton divorce avec Julie et tu as un peu "pété les plombs". Tu as quitté ton boulot et je dois dire que tu ne vois pas grand monde, à part moi, peut-être."

— "Je ne me rappelle pas d'elle... Nous étions depuis combien de temps ensemble ?"

— "À peu près six ans, je crois."

— "Et tu sais pourquoi ça n'allait plus ?" David paraît un peu gêné et répond après un instant de réflexion. "Elle disait que vous ne faisiez plus l'amour et que tu n'avais plus envie d'elle, elle ne pouvait plus en supporter davantage." Edouard essuie à nouveau la sueur qui perle sur son front

et réalise l'ampleur du vide. David lui conseille de prendre rendez-vous en urgence avec un médecin et lui parle d'un ami psychiatre, le docteur Toasbaryï qui travaille dans le centre ville. Edouard décide de suivre les conseils de David et de consulter le médecin. Pendant que David essaie d'obtenir un rendez-vous avec le psychiatre, Edouard perplexe, le regarde en train de téléphoner : "Il faut bien que je fasse confiance à quelqu'un." Pense t-il.

Après une heure environ, David et Edouard arrivent au cabinet du docteur Toasbaryï. Edouard est accepté en urgence et le médecin les accueille. "Bonjour David, bonjour Monsieur Park". Le médecin a un bel accent, qui s'appuie bien sur son nom. Il semble sympathique mais Edouard se méfie des inconnus : "Bonjour docteur, merci de me recevoir si vite".

— "Appelez-moi Fred ! Ce n'est rien. De toutes façons, je n'ai plus de patient et mes consultations reprennent cet après-midi". Le docteur Toasbaryï suggère à David de quitter la pièce et lui précise que la séance devrait durer environ trois quart d'heure. À peine entré dans le bureau du docteur, Edouard commence et explique son aventure et son malaise. Le docteur tente alors de le rassurer : "Ce n'est rien, lui dit-il, je vois ce que c'est ! Ne vous inquiétez pas. Vous subissez des troubles du traitement de l'information. Tous vos stimuli sont

alors considérés comme nouveaux, ce qui vous met dans l'impossibilité de maintenir des informations en mémoire. Ces informations sont indispensables à l'élaboration de catégories et à la capacité d'attribuer des intentions ou des pensées à autrui mais aussi à créer des représentations solides. Cela peut effectivement générer ou faciliter certains phénomènes hallucinatoires ou délirants."

Edouard reste sceptique mais, en bon patient, il continue à écouter le médecin : "Il n'est pas évident de répondre à la question, "qu'est-ce que la réalité". Personne ne se la pose, mais le jour où vous commencez à vouloir défricher le mystère, vous vous rendez compte que vous marchez sur une corde raide, prêt à basculer dans des gouffres sans fond, des mondes imaginaires, cela s'appelle la non modélisation auto-noémique en termes barbares. Vous avez juste besoin d'un recalage et d'un traitement de fond. Nous avons fait de surprenantes découvertes récemment. Voudriez-vous essayer une séance d'hypnose afin de dégrossir tout ça ?" Edouard, prêt à tout pour retrouver ses repères, accepte. Le médecin lui indique un fauteuil confortable et s'assoit en face de lui. Il sort ensuite un tube vert de sa poche de veston, en extrait deux gélules rouges, puis indique à Edouard de les avaler. Lequel obtempère calmement. Puis le psychiatre entame le processus de sommeil dirigé. Quelques secondes

passent et soudain tout se met à tourner autour de lui de plus en plus vite... Edouard bascule de nouveau.

Chapitre 3

Marie

Lorsqu'il se réveille brutalement, le cabinet et le docteur Toasbaryï ont disparu. Edouard est de nouveau dans un endroit différent. C'est un avion. "Ce n'est pas vrai !" pense t-il. La tête appuyée sur son épaule, une jeune femme dort paisiblement. Il ne sait pas qui elle est. Edouard regarde autour de lui, tire les rideaux et regarde l'écran incrusté dans le fauteuil en face de lui. Il n'en revient pas : il est assis à bord d'un cargo voguant ou plutôt, volant en plein ciel. Pris de panique, il ferme les yeux et essaie de rassembler ses esprits. En les ouvrant à nouveau, il remarque une mallette posée sur ses genoux et décide de l'ouvrir mais elle est fermée à clé. Edouard aperçoit une veste accrochée à côté de lui, sans doute la sienne.

Edouard n'a pas vraiment le temps d'être stupéfait car la fille sur son épaule bouge, elle se réveille. Edouard, lui, ne dit rien ne sachant comment réagir. Elle sourit, puis l'embrasse en ajoutant : "Je reviens tout de suite !" et part vers les toilettes. Pendant ce court laps de temps, Edouard en profite pour continuer son investigation. Dans le sac de la fille, il découvre les billets de transport. Le cargo est en partance pour une station touristique à Kuala Lumpur et sont aux noms de Marie Nemeroh et Richard Totten. Il y trouve aussi les papiers d'identité de la jeune femme, elle a 29 ans et est ingénieur en biotechnologie. Quelques

minutes plus tard, Marie revient : “Ça va ?” Lui dit elle. “Tu as l’air bizarre ?”. Edouard la regarde et pendant une fraction de seconde, reste comme accroché au temps sans lui répondre. Il la trouve jolie. Elle paraît surprise : “Eh, ça va bien ?” Continue t-elle. Edouard retrouve ses esprits mais décide de remettre à plus tard les explications. Il vaut mieux attendre et voir comment la situation va évoluer : “Oui... Je suis un peu... Fatigué, et toi ?” – “J’en ai un peu marre, c’est trop long”. Elle regarde sa montre. “Il ne nous reste encore une demi-heure avant d’arriver. Je crois que je vais aller me dégourdir les jambes au bar. Tu viens avec moi ?” – “Non, je vais rester pour préparer les affaires, vas-y toi”. Marie se rapproche et l’embrasse de nouveau, mais un peu plus longtemps, et beaucoup plus passionnément. Avant de le quitter, elle lui glisse doucement à l’oreille. “Hum, tu es encore endormi toi. Vivement que cette mission soit terminée, je voudrais déjà être de retour à Paris”. Puis elle part avec un sourire, en haussant les sourcils. Le code est sans doute équivoque, mais agréable.

Edouard réagit : “De deux choses l’une, soit je rêve, soit je suis fou.” Pense Edouard. “Ce n’est pas possible ! Pas possible !” Répète-il pour s’en persuader en attendant de meilleures explications. Ces choses-là n’arrivent pas, comment est-ce possible ? Edouard fouille de nouveau dans la poche intérieure

de la veste pour chercher des papiers et en ressort une plaque métallique, sorte de carte d'identité. Un nom est gravé sur la plaque : Richard Totten, avec le numéro 5386. "Un autre nom, je suis une autre personne. Je crois que je perds la tête. C'est incroyable, je ne vais tout de même pas me laisser manipuler comme ça, impuissant... Edouard ? Richard ?"

Arrivé à l'aéroport de Kuala Lumpur, Edouard, prétextant un brin de toilette, laisse Marie aller remplir les formulaires de sortie. Après un ou deux couloirs et deux ou trois panneaux indicateurs, Edouard passe la porte des toilettes. Quelques minutes s'écoulent, silencieuses. Il se regarde dans le miroir, préoccupé et soupçonneux : "Comment faire pour me retrouver ? Pense t-il. "Je dois rêver !" Il ouvre le robinet d'eau froide et s'asperge le visage comme pour provoquer quelque chose. Mais le miroir ne reflète que son visage mouillé. Rien n'a changé, tout est calme dans la pièce, peut-être trop tranquille.

Désappointé, Edouard baisse la tête et son regard se met à suivre les gouttes d'eau qui s'engouffrent dans le trou de l'évier comme dans un puits sans fond. Il se sent attiré, presque aspiré, lorsqu'un individu lui tape sur l'épaule : "Edouard, il faut que je te parle !" Edouard lève la tête et, dans le miroir, voit l'individu. "Surprise !" L'homme lui

ressemble trait pour trait, un vrai jumeau, mais plus frais et maître de lui. Edouard se retourne, stupéfait. L'homme se présente comme étant lui même, Edouard Park et le met en garde : "Reste tranquille et écoute-moi attentivement car je n'ai pas beaucoup de temps ! Je ne suis pas avec toi en ce moment et je ne sais pas où tu te trouves mais, par contre je peux communiquer avec toi. Comprend bien une chose, ce n'est pas moi qui te vois, c'est toi, qui me voit".

— "Mais qu'est-ce que cela veut dire ?" Rétorque Edouard dans l'incompréhension la plus totale.

— "Ne me coupe pas", Lui répond son double, en lui prenant les bras comme pour l'immobiliser. "Je n'ai pas le temps pour ça. Une organisation est en ce moment même en train de te retenir prisonnier et veut récupérer des informations que tu possèdes. Ils ont mis au point une technologie qui permet de sonder le cerveau et d'agir en fabriquant des rêves dirigés. Les vies que tu crois vivre ne sont que des rêves, des résultantes métaphoriques issues des expériences qu'ils te font subir. Ils se servent de toi." L'individu se définit ensuite comme étant lui-même une sorte d'anticorps d'Edouard, un système immunitaire en train d'essayer de reprendre le contrôle et de s'avertir du danger à l'intérieur du rêve. L'individu "Edouard 2" lui tend un petit objet caché dans un torchon et lui dit : "Prend ça tu en aura besoin." Edouard le prend sans trop savoir

puis son jumeau lui précise qu'il doit s'en aller car il ne peut rester très longtemps car ils découvriraient sa présence perturbante. En quittant la pièce, il lui lance : "N'oublie pas, les rêves n'existent que lorsqu'on les regarde". Puis, il disparaît.

Edouard n'en revient pas, reste bouche-bée et se met à réfléchir à voix haute : "Ce n'est pas possible, je vis en plein cauchemar. Je n'y comprends rien. Les événements paraissent s'enchaîner mais la structure est décousue. Les chapitres se succèdent mais semblent appartenir à des livres différents." Il décide de regarder enfin l'objet dans ses mains et découvre que le torchon cache un revolver. Il n'en reviens pas. Prenant peur et ne sachant pas trop quoi faire avec, il décide de le cacher derrière les toilettes et s'en va rejoindre Marie.

En sortant de l'aéroport, le couple se dirige vers le parking des voitures de location, quand soudain, derrière eux, un crissement de pneus, suivi d'un violent bruit de tôle froissée, les contraint à se retourner. Edouard, en apercevant la personne allongée devant la voiture, reconnaît clairement les vêtements de son double qui vient de l'informer : "Attends-moi au bureau de location, je reviens tout de suite !" lance t-il rapidement à Marie en se dirigeant vers l'attroupement qui commence à se former. Arrivé sur le lieu de l'accident, il reconnaît effectivement son double. Un passant qui est aussi

médecin déjà en train de l'ausculter, retire sa main qui palpaît la veine du cou et révèle la mort instantanée de l'homme à terre.

Edouard, déconcerté, regarde la foule agglutinée et s'éloigne lentement : "La thèse du complot serait-elle vraie ?" Pense t-il en marchant vers Marie qui l'attend sagement sur le trottoir en face, devant la voiture de location. Tout en avançant, Edouard regarde Marie fixement, et se demande si elle aussi, fait partie du jeu.

Arrivé à l'hôtel Belgra et prétextant un mal de tête, il demande à la jeune fille, le plus diplomatiquement possible, de lui expliquer le but de leur voyage. Marie, interloquée, lui révèle néanmoins qu'ils sont agents spéciaux et qu'ils doivent récupérer une clé dans le coffre de la grande bibliothèque nationale : "Avant tout." Dit-elle. "Nous devons franchir les remparts autour de l'immeuble et maîtriser les gardiens. Ce ne sera pas facile, mais tu es là, tu sais comment faire ! Tu as travaillé ce plan pendant des semaines. Et puis surtout, tu es le plus exceptionnel de tous les agents du service." Le regard vide, Edouard en reste coi et ressent soudain le besoin de se retrouver seul. Il sourit à Marie : "Ok, tout va bien donc !" Puis part s'enfermer dans la salle de bains.

Devant le miroir, il se penche, se regarde et essaie de faire le point : "Comment faire pour

reprendre le contrôle de la situation ?” Pense t-il. “Qui croire ? Je ne peux faire confiance à personne. Même Edouard, mon double, me fait douter. Je n’ai même pas confiance en moi. Cette histoire est tellement absurde. Il paraît pourtant clair, qu’on veut me faire faire des choses. Au fond de moi, je sens bien que ces actions ne me conviennent pas. Ce n’est pas moi !” Hurle t-il silencieusement en frappant l’évier. De l’autre côté de la porte, Marie s’inquiète : “Que se passe t-il Edouard, ? Tu te sens bien ?

— “Ça va bien !” Lui répond t-il. “Je me suis cogné le bras”.

— “Je t’aime !”

Toujours face au miroir, il se rapproche et observe son visage, comme pour détecter une anomalie. Son œil le fixe : “Se pourrait-il qu’il y ait quelqu’un à l’intérieur ? Quelqu’un qui essaie de me contrôler ? Il va falloir que je me méfie de moi-même. Ce que je veux n’est pas forcément décidé par moi. Qui suis-je ? Où suis-je réellement. Mais, surtout, quelles sont mes possibilités d’échapper à cette manipulation ?” Edouard prend sa tête entre ses mains et tente de vider son esprit, de se sentir présent là et maintenant, en dépit des différentes contraintes organiques et psychiques. Soudain, il se sent bizarre, quelque chose se passe mais il ne sait pas quoi. Il tente de se recentrer. Tout ce qu’il

est semble converger en un point. Edouard ressent maintenant quelque chose émerger au milieu de son corps, comme si il pouvait enfin dire “Je”.

Puis en une fraction de seconde, tout se trouble, la réalité autour de lui se transforme, tout devient liquide, gazeux. La pièce disparaît : Il devient le seul élément solide. Il s’élève dans les airs, puis bascule lentement sur lui-même. En terminant sa rotation, Edouard est soudain pris de nausées. Flottant tout doucement à cent cinquante mètres du sol. La tête dans un cocon, il survole maintenant un paysage gris, indéfini.

Chapitre 4

La chute

Quelques secondes après, un nouvel univers se reforme autour de lui. Edouard se retrouve propulsé dans un grenier, à genoux, au milieu de des dizaines de boîtes contenant des papiers, des classeurs. Edouard s'aperçoit qu'il tient une photo dans sa main. Il la regarde de plus près. C'est une photo de Marie et lui, enlacés et visiblement heureux, sur une montagne aux couleurs rouge et or, l'Inde peut-être. Par instinct, il retourne la photographie et lit ces quelques mots : "Un merveilleux automne, septembre 86".

Un sentiment de calme et de plénitude s'accroche maintenant à lui, comme si le monde résidait dans cette photo, "Enfin un repère." Pense-t-il. "En ce moment, plus rien n'a d'importance" Le regard fixé sur la photo. Tout à coup, une voix agacée se fait entendre derrière lui, "Alors, tu as trouvé ce que tu cherchais ?" Marie apparaît soudain à la petite porte du grenier, coiffée et habillée complètement différemment. C'est bien elle, physiquement, pense-t-il, mais ce n'est vraiment plus la fille du voyage vers Kuala Lumpur. L'agent secret est devenu une ménagère. Son regard a changé, elle a l'air fatigué, vieilli. En finissant de descendre l'escalier, elle continue : "Ce que tu peux être chiant à tout oublier. Et si tu arrêtais de rêver un peu ? Il y a la barrière qui attend d'être réparée depuis un mois. Je ne vais quand même pas tout me taper dans cette maison ?"

Edouard la regarde, stupéfait par ce nouveau rebondissement et ce soudain revers de sentiment. Machinalement, Edouard, un peu déconnecté, lui répond : “J’ai retrouvé des vieux souvenirs et, du coup, je ne me rappelle même plus ce que je cherchais. Mais tu ne peux pas m’aider, bien sûr !” Edouard se surprend à répondre avec un aplomb dont il n’avait pas connaissance. Il accepte de rentrer dans le jeu, en se persuadant de vivre la situation comme dans une pièce de théâtre. Il prend la décision d’essayer de contrôler les événements.

La jeune femme descend l’escalier en continuant de pester, et vient le rejoindre. En la regardant avec ses cheveux défaits et son tablier à fleurs, il pense que s’il vit réellement un rêve. Tous ces gens qu’il rencontre n’existent pas. Il devrait les sortir de sa mémoire au lieu de s’y accrocher. Puis Edouard lui crie du haut de l’escalier : “Hey !! ras le bol de tes remontrances, tu fais chier à toujours me dire ce que je dois faire !” En se retournant, la jeune femme perd l’équilibre et tombe. Dans sa chute, sa tête heurte le coin d’un plateau de bureau en marbre et elle s’écrase comme une masse sur le palier. Un temps indéterminé, mais court s’écoule, Edouard se précipite et regarde le corps de Marie à terre, immobile. Il s’avance et pose sa main sur son cou, à l’endroit de la jugulaire, puis comprend que Marie est morte. Il a influé sur les événements. Il

perçoit chez lui un sentiment mitigé car c'est la première fois qu'il se sent vraiment agir. Mais Marie semble si juste dans son rôle de morte et tout lui paraît si réel autour de lui : "Mince !" Dit-il à voix haute, en prenant soudain conscience de son geste.

Affolé, il décide de partir. Il sort du grenier et descend dans la maison inconnue mais pas tant que ça. En bas dans le hall d'entrée, il trouve une veste noire accrochée à la rampe de l'escalier qui, comme par hasard lui va comme un gant. Dans les poches, il trouve de l'argent et des clés de voiture. Il se dirige vers la porte et sort dans la rue, sans même faire attention à la personne qui dort sur le canapé en face du poste de télévision.

Dehors, dans l'allée, une Mercedes est garée. Edouard jette un rapide coup d'œil sur le porte-clé, qui authentifie la marque du véhicule, pense que cela pourrait être pire, s'avance lentement en regardant autour de lui et essaie d'ouvrir la porte. Elle s'ouvre sans poser de problème. Il s'installe au volant et sort la voiture de l'allée. Edouard observe rapidement l'intérieur du véhicule, prend la paire de lunettes de soleil qui se trouve posée sur le tableau de bord. Lesquelles lui vont parfaitement, mais les surprises ne lui paraissent plus guère surprenantes. Il décide de rouler avec comme objectif : sortir de la ville, au plus vite, s'éloigner. Il fait une marche arrière, tourne, passe la première et jette un rapide

coup d'œil au panneau publicitaire, “quatre par trois”, avant de foncer droit devant lui. En s'éloignant, il se remémore la publicité en souriant : Un homme et une femme, semblant vivre un bonheur idéal et éternel se regardent droit dans les yeux et vantent les avantages et les qualités d'une agence de rencontre. “Putain de vie ! Je m'en souviendrai !”

Chapitre 5

Le clown

Après avoir roulé toute la nuit et une partie de la matinée, Edouard arrive, fatigué, près d'une petite ville. En dépassant le panneau indicateur, quelque chose l'interpelle : il freine brusquement afin de revenir en arrière pour relire le texte inscrit sur le panneau : "Belgra, 568 habitants." Edouard reste un moment sans rien faire. Dans sa tête, il essaie pourtant de tout remettre en place, de trouver un sens à cette suite d'événements. Il est persuadé pourtant qu'il a déjà entendu ce nom quelque part : "Belgra, Belgra ???". En vain... Il reste comme hypnotisé par un vide vertigineux. Sa mémoire lui échappe encore. En reprenant ses esprits, il regarde sa montre, qui indique 11h15, puis décide de faire une halte dans cette petite ville.

Quelques kilomètres plus loin, il gare sa voiture sur un parking et prend une chambre dans un motel pour y dormir la journée. Il paie la chambre

au comptoir, prend la clé et décide d'aller manger quelque chose au restaurant situé juste en face. Il traverse la route, entre dans la grande pièce, salut les quelques personnes présentes de la tête et va s'asseoir à une table du fond sur la banquette, le dos au mur, comme pour protéger ses arrières. Une serveuse s'avance vers lui avec un large sourire maquillé. "Oh, vous paraissez fatigué, mon garçon ! Vous avez conduit toute la nuit, vous !"

— "Mais qu'est-ce qu'elle me raconte ? Quelle langue parle-t-elle ?" La serveuse continue avec une grimace singeant l'ironie. "Alors mon amour ! Vous savez ce que vous voulez ou j'apporte le menu ? Ah j'oubliais, aujourd'hui, nous avons aussi le spécial B, bacon et œufs brouillés avec des frites ?"

— "Et bien, hésite Edouard. Bien qu'il n'a rien compris au charabia de la serveuse. Persuadé qu'elle vient d'un autre pays, il annonce ses choix dans la seule langue qu'il connaisse, en épelant bien toutes les syllabes : "Je prendrais un grand café et une omelette champignons... Et puis aussi une tarte aux pommes." Dit-il, en montrant les tartes sur le bar dans la cloche en verre. Avant que la serveuse ne reparte, il ajoute en souriant : "Vous venez de quel pays ?" Elle lève les yeux aux plafond, soupire et retourne derrière le comptoir préparer la commande.

Edouard, se demande pourquoi il a rajouté ça, secoue la tête comme pour se désapprouver : “Décidément, quand rien ne va...”

Au milieu de son set de table, Edouard aperçoit un logo : “D. Nott Coffee.” Accompagné d’un personnage habillé d’un tablier jaune, et coiffé d’une casquette. Il connaît ce personnage... C’est le portrait de son “ami” David, qui lui avait indiqué le docteur Toasbaryï. Les publicités qui entourent le menu ont un contenu assez bizarre. L’accroche est déjà suspecte : “Devenez vous-même en buvant un bon café D. Nott”. Et puis, en dessous, quatre publicités proposent un message particulier :

- S’écarter pour interagir en évaluant
- Interagir pour construire en imaginant
- Construire pour chercher en s’appuyant
- Chercher pour survivre, parce qu’on ne peut pas faire autrement.

Edouard reste incertain, tentant d’entrevoir ou d’extrapoler les connexions et les analogies, sans y parvenir. Quelques minutes plus tard, la serveuse arrive avec sa commande. Persuadé que cette énigme peut lui apporter une solution, il plie le set de table et le met dans sa poche puis commence à manger. La télévision est allumée au fond du restaurant et propose le journal des informations lorsque, soudain,

il reconnaît le visage de Marie Nemeroh. Le journaliste parle de la victime en évoquant la possibilité d'un meurtre et l'éventuelle responsabilité du mari disparu. Edouard se lève brusquement et se prépare à partir en quatrième vitesse juste au moment où, sur l'écran apparaît le visage du mari, meurtrier potentiel recherché. La tête d'un homme inconnu s'affiche. Pourtant cette tête de bagnard moustachu lui rappelle David mais autrement. Edouard Park, qui s'était arrêté de respirer un instant, ne comprend plus, ce qui n'est pas nouveau. Il termine vite fait sa tarte aux pommes, laisse l'argent sur la table et quitte le restaurant. Dehors, en descendant les marches de l'établissement, en remettant sa veste il croise un homme étrange, habillé en clown, qui le salue et le prévient, en montrant une clé avec un petit cube accroché par terre. "Tu as fait tomber ta clé de situation de ta poche". Edouard la ramasse et le remercie, mais le clown lui répond, "Ce n'est rien, Edouard !!!".

— "Eh, comment connaissez-vous mon nom ? On se connaît ?" lui demande Edouard, en fronçant les sourcils. "Je ne sais pas mais cela m'a semblé naturel sur l'instant, dit le clown. C'est peut-être ça, la magie ? Ne cherche pas, c'est merveilleux ! Les choses arrivent parce que c'est le destin ! Tu as ta clé maintenant, tu vas pouvoir rentrer à la maison !" dit-il en souriant et en haussant les sourcils, comme

font tous les clowns pour mimer une sorte de : “As-tu compris ???” Juste avant de rentrer dans le restaurant en trottinant. Il voulait sans doute paraître stupide. Edouard, qui suppose que le personnage en sait plus qu’il ne veut le laisser penser tient à en savoir davantage et suit le clown pour l’interroger. En pénétrant à l’intérieur du restaurant, Edouard constate que tout le décor a changé, les clients et la serveuse ne sont plus les mêmes et bien sûr, le clown n’est pas là. Edouard ressort une nouvelle fois désorienté, et se dirige vers sa chambre d’hôtel pour se coucher. Sur le chemin, il observe la clé qu’il a toujours dans la main. Un étrange cube noir et un numéro gravé sur la clé, le 5386 “Qu’est-ce que cela signifie encore ? Une clé pour ouvrir quoi ? Une clé de situation ! Je ne sais pas si cela devrait me rappeler quelque chose... Un nouveau sujet de méditation en perspective.” Pense t-il, “On verra ça plus tard, je suis crevé.” Puis il traverse la route, se dirige vers le motel et rentre se coucher.

Le lendemain matin, en se levant, Edouard se dit qu’il est sans doute possible de contrôler ses aventures pour de sortir de ce cauchemar. Prendre des décisions contraires à ce qu’il serait sensé faire ? Après tout, ces événements et ces changements de réalité possèdent tous les ingrédients des rêves. Il s’assoit à la table située à coté du lit, devant la fenêtre et ressort le menu avec les indications et la

clé, puis commence à analyser la situation : “Donc, je m’écarte, j’évalue, j’interagis, j’imagine, je construis, je m’appuie, je cherche et je survis. Pas facile ! On dirait un test de quotient intellectuel et je n’y comprends pas grand chose. Tout me laisse à penser que ce sont des signes qui me sont envoyés par mon inconscient. Un peu comme le disait mon jumeau à l’aéroport. Si l’on prend cette suite de mots comme un parcours, j’en serais peut-être à “j’évalue”, car j’ai commencé à percevoir des anomalies. Je dois maintenant interagir. J’en arrive presque à croire mon double.” Il prend sa tête dans ses mains : “Par contre, cette théorie du complot, me paraît un peu farfelue et je ne me sens vraiment pas capable d’être agent secret. Si je rêve, je suis forcément ailleurs, en ce moment, peut-être en train de dormir. Qu’est-ce qui ferait que je me réveille ? Une grosse peur, un choc ? Dois-je mourir pour prouver que je suis vivant ? Peut-être que si j’essayais de me suicider, me jeter d’un pont ou foncer en voiture sur une station service ? Mais ce rêve me semble si réel et je n’aurai jamais le courage”.

Soudain, une sonnerie stridente de téléphone retentit. Edouard se déplace pour s’asseoir au bout du lit et décroche le combiné : “Allô, oui ?” A l’autre bout du fil, il entend les mêmes mots “Oui, allô ?” Interloqué, Edouard répond “Oui, et vous êtes... ?” Mais l’autre répond, “Je ne comprends pas, c’est

vous qui venez de m'appeler ! Que voulez-vous ?” Agacé, Edouard lui répond “Bon, arrêtez de jouer. Il a bien fallu que quelqu'un fasse le numéro, et ce n'est pas moi !”. L'autre individu l'arrête aussitôt : “OK, c'est ça, bien sûr !” et il raccroche. Edouard s'apprête à se lever quand la sonnerie de téléphone retentit à nouveau. Lorsqu'il veut décrocher le combiné, il remarque que le numéro de téléphone de la personne qui appelle s'affiche est le même que le sien, écrit à la peinture sur son propre téléphone ! Il décroche : “Oui” ? Et, à l'autre bout, il entend : “C'est encore vous” ? Edouard l'arrête immédiatement et lui explique l'histoire : “Excusez-moi, mais pourrais-je connaître votre nom ?” L'autre répond aussitôt. “Je suis monsieur Park, Edouard Park !”

– “Écoutez, lui répond Edouard, attendez une minute, vous allez peut-être trouver ça incroyable, mais je m'appelle aussi Edouard Park et nous avons le même numéro de téléphone. Si l'on parle de folie, nous sommes peut-être dans la même chambre d'hôtel. Quel est votre numéro de téléphone ?”

– “Je n'y comprends rien du tout, répond l'autre, où êtes-vous ? Je suis moi dans un hôtel, dans une petite ville nommée Belgra...” Tout à coup, la communication s'interrompt avec un bruit strident. Edouard écarte le combiné puis entend de vagues voix, presque inaudibles qui crient au loin : “Coupe... Le... Son... Il... Réveille...” Puis c'est

le silence pendant quelques secondes et la tonalité revient. Lorsque Edouard presse la touche “dernier appel”, il est impossible d’obtenir une communication, cela sonne “occupé”. En plein doute, son regard se tourne soudain vers la fenêtre en face de lui : il aperçoit un homme, les mains dans les poches qui s’éloigne en jetant un coup d’œil inquiet derrière lui, en direction de la chambre d’hôtel. En y faisant bien attention, Edouard se reconnaît “Mais, c’est moi !!!” Il prend sa veste et se précipite hors de la chambre. Dehors, sur le terrain, il n’y a plus personne. Énervé, Edouard referme la porte et se décide à partir. En un instant, il rassemble ses affaires et quitte l’hôtel. En s’éloignant, les mains dans les poches de sa veste, il se surprend à regarder en arrière vers la chambre avec un air inquiet. En ouvrant la portière de sa voiture, il espère que personne n’est dans la chambre en train de le regarder.

Après avoir roulé pendant plusieurs kilomètres, Edouard s’arrête dans une autre petite ville et décide d’aller au cinéma pour se reposer et s’isoler pour réfléchir au moyen de sortir du rêve. Dans la salle obscure, après s’être confortablement assis, il retire de sa poche la clé et essaie de se remémorer tous les moments de bascule. Edouard décide d’orienter sa pensée : “Je vais imaginer une boîte et la solution sera à l’intérieur.” Pense t-il. Il essaie de retrouver le même état de conscience que la première fois et

se répète plusieurs fois la même phrase : “Je veux voir, donc je vais voir !” Tout à coup, c’est encore comme si toute son enveloppe, son être extérieur, se rassemblait au milieu de son corps. Les vertiges réapparaissent. Alors, la salle de spectacle devient floue jusqu’à s’effacer totalement. Edouard bascule à nouveau en arrière et sent ses pieds monter devant lui. Après avoir effectué un tour complet sur lui-même, il se retrouve de nouveau droit et debout. Au bout d’un temps indéfini, un paysage se précise et émerge d’un brouillard virtuel.

Chapitre 6

Le coffre

Edouard est comme projeté en avant et un flash de lumière lui explose au visage. Il se retrouve maintenant dans une cabine de photo située dans le hall d'une grande gare. Il sort de la cabine et tourne en rond affolé une nouvelle fois : "Mais qu'est-ce que c'est que ça encore ?" Sur le mur en face de lui il y a une inscription taguée à la bombe qui indique : "La réalité est derrière la métaphore, tu auras peur et tu n'en voudras pas." Puis il remarque un plus loin une série de coffres. Il met la main dans sa poche et en ressort la clé. Par intuition, Edouard se dirige vers la salle des coffres.

Devant lui, le coffre numéro 5386. La clé toujours en main, il l'introduit dans la serrure et ouvre le coffre. Edouard se penche à l'intérieur et n'en revient pas. Le contraste est saisissant. Aussitôt qu'il y passe la tête, il se sent envahi par un calme inquiétant : pas un son. Ce qu'il découvre est hallucinant. Un espace infini s'offre à son regard, un autre monde. Une réalité sans limites, où des globes de lumière se déplacent mécaniquement à une vitesse inimaginable. Dans cet univers blanc et lumineux, des "volumes géométriques", semblent effectuer des mouvements précis et aléatoires en même temps, peut-être sans but, néanmoins ordonnés. Edouard se penche pour en voir davantage mais est soudain pris de vertiges et manque de sombrer tellement cette vision de l'infini le submerge. En

une fraction de seconde, il retire sa tête du coffre et en referme la porte. Haletant, il s'écarte du mur, et les yeux écarquillés, il se retourne et découvre que l'inscription sur le mur n'est plus la même. Il y est désormais écrit : Le rêve et la réalité possèdent des règles que nul ne peut transgresser.

Edouard fronce les sourcils et essaie de comprendre le sens de la phrase. Quand, soudain, derrière lui, une voix féminine l'interpelle. "Hey Richard ! Arrête de rêver et dépêche-toi ! Le cargo pour Kuala Lumpur va bientôt partir !" Il se retourne et aperçoit Marie, une valise à la main.

Chapitre 7

La mission

Exaspéré, Edouard se dirige vers la jeune femme et lui dit. “Bon, attends une minute. Je ne sais pas ce qui se passe et je ne comprends rien à la situation. Je ne te connais pas, je ne sais même pas ce que je fais ici. Il est donc hors de question que j’aille où que ce soit. D’ailleurs je suis déjà allé à Kuala Lumpur.” Marie paraît stupéfaite de sa réaction et semble tomber des nues. “Mais que se passe-t-il ? Répond-elle. Qu’est-ce que tu me racontes ? Tu ne sais plus qui je suis ? Tu as perdu la mémoire ? Viens, on va s’asseoir.”

Le couple s’installe dans une salle d’attente, et Marie continue. “Ne prends pas cet air là, c’est sans doute passager. Tu es peut-être tombé. Tu n’as pas de bosse ?” dit-elle tout en observant le crâne d’Edouard. “Nous ne pouvons plus continuer la mission, je vais aller les avertir. Attends-moi ici ! Je reviens”. Mais Edouard la retient. “Qui vas-tu

avertir ? Qu'est-ce que c'est que cette mission ?" Pendant quelques secondes d'incertitude, Marie le regarde fixement, comme s'il fallait qu'elle prenne très vite une importante décision puis elle tranche : "Aie confiance en moi." Lui répond Marie, inquiète, en lui prenant les mains : " Je t'aime. Cela, tu dois certainement le sentir au fond de toi ? Tu m'aimes aussi, n'est-ce pas ? Un amour comme le nôtre ne peut s'oublier, nous nous sommes attendus pendant si longtemps. Depuis toujours, je savais que c'était toi. Tu es mon âme sœur, mon double. Je t'aime Richard ! Tu sais bien que je ne peux pas vivre sans toi. Si je te perdais, je ne sais pas ce que je ferais, je deviendrais folle. Je vais te sortir de là." Il reste bouche bée, ne sachant pas très bien comment interpréter cette déclaration. "Après tout, elle est quand même jolie." Pense t-il. Marie se lève, regarde la pendule qui indique 11h35, embrasse Edouard sur la bouche et part en lui disant de l'attendre et qu'elle sera bientôt de retour.

En la regardant s'éloigner en courant, Edouard tourne la clé toujours au creux de sa main en l'observant et s'efforçant de tout remettre en place dans son esprit : "Je devrais partir." Pense t-il. "Mais pour aller où ? Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour retrouver une vie normale ?" Il parut étonné par cette dernière remarque : "Une vie "normale ! A quand remonte mon dernier souvenir

de cette vie normale ? Ma vie, en ce moment, me semble si fausse. Néanmoins, je ne me rappelle rien d'autre. Je ne me rappelle d'ailleurs pas ce que je faisais il y a une minute ? Et si cette réalité était la réalité ? Et si j'étais malade ? Ou plutôt décalé ? Serais-je en train de rêver, de vivre ce monde imaginaire ? Où suis-je ? On dirait... en tout cas, il y a du monde. Les gens passent, ils courent, ils portent des valises. Je suis assis. Ce qui est sûr, c'est que cette vie ne me convient pas. Sauf que je ne sais pas comment en sortir. Réfléchis ! réfléchis !" Crie-t-il intérieurement. "Une autre certitude, c'est qu'à chaque fois que je commence à douter, je bascule aussitôt dans une autre situation, un autre rôle... Ou bien un changement de réalité ? On dirait qu'à chaque fois que je dois prendre une décision je suis envoyé dans un autre monde. Ah si ! Je me rappelle la fille. Je crois qu'on était ensemble. Jolie fille, tant mieux !" Edouard, content de cette révélation, se met à sourire." Un rayon de soleil apparaît tout à coup dans la vaste salle, et Edouard se met à sourire de plus belle, comme si cette divine luminosité, venait de lui chuchoter doucement à l'oreille un merveilleux : "Oui !"

Après quelques secondes, ou minutes, ou bien heures, il ne sait plus très bien, comme Marie ne revient pas " Mais où suis-je, nom de Dieu !?... Il y a du monde. Les gens passent, ils courent, ils portent

des valises. Elle est allé les prévenir que je refusais la mission... Réfléchis ! Réfléchis ! Vas la chercher ! Qui est-elle aller avertir ? La hiérarchie ? C'est qui cette hiérarchie ? Ça ne me dit rien qui vaille... Pourquoi est-elle partie en courant après m'avoir embrassé... C'est pas logique ! Je devrais partir... Fuir ce délire... Mais pour aller où ?... Quelle va être leur réaction ? Ils vont décider quoi ? Un barbouze qui plaque tout au milieu de tout, ça risque quoi ? Réfléchis ! Cette fille, elle les prévient ! Que faire ? Attendre qu'on vienne te chercher ? Elle ou d'autres ? Pour t'emmener où ?... pour t'exfiltrer, t'enfermer ? Trouve-la nom de dieu ! Il faut qu'elle s'explique !

Edouard décide de partir à sa rencontre. Après avoir parcouru plusieurs salles et couloirs, et avoir pensé qu'il ne sortirait jamais de ce labyrinthe, il repère sur le quai numéro un, Marie de dos, avec sa robe rouge. On ne voyait qu'elle au milieu de cette foule grise. Marie est face à un mur et se tient droite, les yeux fermés. Edouard se rapproche sans se faire remarquer. À quelques mètres de la jeune femme, au moment où il va l'avertir de sa présence, il a un recul et se place derrière une colonne, juste à côté, pour pouvoir l'observer. Il s'étonne lui-même de ce mouvement de méfiance puis tend l'oreille. De l'autre côté de la colonne, il peut entendre très clairement les propos que Marie tient à voix haute. Elle garde bizarrement les yeux fermés : "Je vous

assure, il a l'air complètement perdu. Que dois-je faire ? Son regard me met mal à l'aise. Vous êtes sûr que je dois continuer ? Je n'arrive pas à corriger, ni à renforcer son niveau d'éveil ou le contrôle de son anxiété." Pendant un moment, Edouard n'entend plus rien. "Marie doit écouter des consignes." Pense-t-il. Il n'en revient pas. Les gens passent autour d'elle sans même faire attention.

À quelques mètres de là, de l'autre côté du quai, il aperçoit son double, debout, tout raide, qui lui sourit en hochant la tête, toujours blafard, et qui n'était visiblement pas mort dans l'accident : "Cette fois c'est sûr." Pense Edouard. "Il a raison, on essaie de me manipuler." A ce moment, Marie apparaît devant lui. "Mais qu'est-ce que tu fais là ? Depuis combien de temps m' observes-tu ?" Edouard ne sait pas quoi répondre, il bafouille : "Euh, c'est à dire, je te cherchais, et..." Dans l'incapacité de trouver une issue sémantique, il renverse la question : Mais toi, que faisais-tu là à l'instant ? et arrête de m'appeler Richard ! Qui c'est ce Richard d'abord ? Moi je m'appelle... Je m'appelle ???..." Edouard hésite encore et se sent pris de vertiges et brusquement aspiré. Il bascule irrésistiblement en arrière. Le sol se dérobe et il fait un saut de 300 mètres plus bas, dans un vide qui n'était pas là un instant plus tôt.

Chapitre 8

Le prédicateur

Lorsqu'il reprend conscience, Edouard est assis sur une chaise. Plus étrange encore, il est installé à la terrasse d'un café et regarde fixement devant lui. Dans la rue, tout a l'air de bouger au ralenti. Les arbres ondulent doucement, les piétons marchent comme sur du coton, les voitures avancent lentement. Même les oiseaux voltigent à une vitesse qui devrait normalement les faire tomber. Les bruits ont disparu. On dirait qu'une seconde dure une minute. Un bourdonnement, constant, indéfinissable siffle : "Est-ce dans ma tête, ou bien dehors ? Je n'arrive pas à distinguer." Pense Edouard.

Il remarque soudain qu'il est incapable de faire le moindre mouvement. Il ne peut plus bouger. Ni la tête, ni les bras, rien. Seul son esprit, ses pensées peuvent se mouvoir. Son regard demeure fixé droit devant lui, sur un point qu'il ne contrôle

pas : “Heureusement que je peux encore respirer.” Pense t-il. “Décidément, après avoir été esclave de mes rêves, me voici prisonnier de mon corps. Combien de temps cela va t-il durer ? Je ne peux même pas regarder ma montre. Le temps passe et je me demande quelle heure il peut être ? À quoi penser maintenant ? J’ai l’impression que la journée s’écoule et que je ressemble à un bug d’ordinateur. Je tourne dans le vide.” En se concentrant sur l’objet de son regard, Edouard aperçoit un clocher avec son horloge, au loin. En observant attentivement le cadran, il découvre que les aiguilles tournent à l’envers, très lentement. Soudain la grande aiguille se place : 11H15.

Brusquement, une forme s’approche. L’individu se place devant lui. La tête d’Edouard reste impassiblement, figée dans la même direction, son regard fixe toujours droit devant lui, complètement paralysé. Edouard voit l’individu, c’est David Nott mais il ne le reconnaît pas. David lui parle mais Edouard n’entend qu’un vague marmonnement, lointain et imprécis. Puis, David lui secoue le bras. Brusquement, Edouard se réveille et entend ses mots. “Hey ! Richard, ça va ? Oh, oh ? Tu as l’air de rêver ? Déjà revenu de Kuala Lumpur ? La nuit de noce s’est bien passée ? Je crois que tu as déniché le gros lot mon vieux !” Edouard sort de sa torpeur. La tape sur l’épaule a agi comme un choc et il peut

maintenant bouger, parler. Edouard n'a aucune idée de l'homme qui vient de l'interpeller. Il décide néanmoins de se comporter comme s'il le reconnaissait. Il ne comprend pas pourquoi il l'appelle Richard, mais lui est tout de même reconnaissant de l'avoir sorti de sa torpeur. Il a une énorme envie de bouger. En se levant, Il lui répond, "Je vais bien, je suis un peu pressé et je dois y aller... À bientôt". Réalisant que son comportement est un peu frustré, Edouard rajoute un sourire convenu pour ne pas rentrer dans les détails et s'en va.

En remontant l'avenue, Edouard se dit qu'il aurait peut-être dû interroger cet homme. Ce nom, "Richard", lui évoque quelque chose : Il n'arrive pas à s'en souvenir. "D'un autre côté, c'est peut-être mon nom, étant donné que je ne me souviens d'aucun autre ? Non, je ne pense pas !" Un peu plus tard, alors qu'une marche aussi hypnotique qu'elliptique, l'a entraîné dans une banlieue cossue de la ville, des signes éparpillés, se rappellent à sa courte mémoire. Au passage, il croise un panneau publicitaire qu'il ne remarque même pas et qui montre un homme et une femme, semblant vivre un bonheur idéal et éternel qui se regardent droit dans les yeux et vantent les avantages et les qualités d'une agence de rencontre.

Après quelques mètres, il s'arrête soudain devant une maison, où se trouve garée une Mer-

cedes noire. En une fraction de secondes, comme si tout se mettait en place, il pense reconnaître l'endroit où il se trouve : Mais ! Cette maison... Je la connais... C'est sûr, ça j'en suis sûr... Aucune idée du comment... Mais je la connais !" Edouard cherche à quand remonte ce souvenir, mais n'y arrive pas : "Si je connais cette maison, peut-être me connaît-elle aussi ? Peut-être y trouverais-je quelque chose qui me parlera de moi... Peut-être y aura-t-il un nouvel indice ?" Pense t-il. Il décide d'y retourner. En traversant la rue, il aperçoit au loin un drôle d'individu, tout maigre, avec un chapeau haut-de-forme et des yeux ronds. Celui-ci s'approche de lui assez rapidement comme s'il voulait lui parler. Sur son ventre, il porte un écriteau où est inscrit : "Vous êtes désespéré ?" Au moment de le croiser, l'individu fronce les sourcils, s'avance vers lui rapidement et lui assène : "Jeune homme, n'ayez pas peur. Il s'occupe de vous !"

— "Comment ? Mais de quoi parlez-vous ?"

— "Je sais, lui répond l'homme aux yeux ronds, vous êtes désorienté, je vous connais, vous avez perdu vos repères. Cela fait des jours que je vous observe."

— "Sans rire, vous me connaissez ?" lui répond Edouard, d'une mine ahurie.

— "Très juste mon gars ! Et lui aussi, il te voit !" dit-il en montrant le ciel... Et il a un plan pour toi.

Il a la solution pour toutes tes interrogations. Tu n'as rien à faire, tout est réglé. Il est la réponse à toutes tes difficultés. Ce que tu ne vois pas, il le voit, ce que tu ne sais pas, il le sait."

— "Ah oui ? Et comment vais-je faire pour le rencontrer ?"

— "Tu n'en a pas besoin, il est déjà là." Dit le vieux en frappant la poitrine d'Edouard. Il est en toi, tu le sens ? Regarde !" Dit-il, en sortant un petit livre noir de sa poche. "Tout est là-dedans. Ce sont tes structures perdues, tes repères, ta vision, tes attentes, tes besoins. Tu les avais égarés mais ils sont là. Tout est là !"

— "Merci !" dit Edouard en voulant prendre le livre des mains du vieil homme. Mais, ce dernier s'accroche fermement à l'objet. "Cent trente Euros !..." Rajoute le vieux, les yeux exorbités. "Cent trente Euros pour votre libération ! C'est beaucoup et c'est peu pour être accepté dans la famille. Vous savez, moi aussi je dois rendre des comptes."

— "Je suis désolé, je n'ai rien sur moi." Répond Edouard, après avoir fouillé ses poches. Le vieux applique son livre violemment sur sa poitrine et lui lance "Va en enfer ! Tu n'es qu'un crétin, Ed ! Si ta vie est pourrie, c'est de ta faute ! Ne t'en prend qu'à toi ! Lui, il a tout fait pour ta résurrection."

— "L'enfer, mais qu'est-ce que c'est ? Où est-ce ?" Répond Edouard sincèrement interloqué, à

l'homme au chapeau qui s'éloigne en vociférant des mots inconnus. "Quelle merde, l'argent ! Pense Edouard. "Qui sait ? La solution était peut-être dans ce livre." Puis il se dirige vers la maison, en se demandant pourquoi cet homme l'avait appelé Ed ? "Mon nom serait Ed ? Ed comment ?"

Plus tard, Edouard se tient devant la maison. Il reste un moment sur le trottoir opposé et attend de voir si quelqu'un est à l'intérieur. Comme rien ne bouge, il décide d'y pénétrer et commence à explorer l'entrée de la maison.

Édouard avance lentement, comme s'il s'attendait à surprendre quelqu'un. Il n'y a personne. Plus il découvre le lieu, plus il a le sentiment d'en reconnaître l'atmosphère, des objets peut-être. Le poste de télévision est allumé dans le salon et une émission va commencer. Il accroche sa veste noire à la rampe de l'escalier, puis s'assoit sur le canapé. Édouard, irrésistiblement intrigué, semble attiré par le sujet.

Le titre apparaît : L'illusion de la réalité, interview d'Helena Ribotsaya. Edouard, irrésistiblement intrigué, semble attiré par le sujet. Il accroche machinalement sa veste noire à la rampe de l'escalier, puis s'assoit sur le canapé.

Le présentateur a l'air sérieux et pose des questions à la conférencière assise en face de lui. "Bonjour, professeur Ribotsaya. Vous venez de faire

paraître votre dernier livre, traitant de la magie et de la peur. Et vous dites, je vous cite : “Le merveilleux, comme l’angoisse, viennent du fait de l’incapacité de l’homme, à prendre ses responsabilités face à son environnement. C’est un comportement puéril.” Pourriez-vous nous en parler, professeur Ribotsaya, quelle est votre, définition de la réalité ?” La femme répond sérieusement. “Vous savez, je vais faire un parallèle. Si vous prenez l’art, je considère que s’il y a art, ce n’est pas tant dans l’œuvre mais dans l’interaction entre l’œuvre et celui qui l’appréhende. Il y a donc l’objet que vous appréhendez, votre potentiel à interagir avec lui, et l’interaction. Ce mécanisme n’est pas uniquement valable pour l’art, mais pour tout ce qui ressent, pense, et agit. Toutes ces interdépendances, entre l’homme et le monde, deviennent des représentations et forment sa vie, “sa réalité”. Ce que l’on appelle communément la vie, n’est en fait qu’une conception, une représentation d’un état de fait biologique. C’est une vision de la réalité et de la vie. Comme pour l’art, tout dépend de l’interaction entre vous et ce qui se trouve autour de vous, le monde. L’interaction repose sur des structures communes ou exceptionnelles. Les règles globales, des différentes sociétés créées par les hommes, font partie de ces structures. Elles nous aident à voir le monde d’un même œil, d’une même perception. Elles nous “formatent” à ressentir la

même chose au même moment. Les différentes sociétés, groupes ou tribus créent ces structures en organisant des classifications et des définitions sur les “choses” qui nous entourent, qu’elles soient visibles ou invisibles. Elles nous donnent la marche à suivre pour appréhender le bien et le mal, le bon et le mauvais, le beau et le laid. Et puis, elles indiquent la façon de concevoir l’amour, le goût, le courage etc... Nous racontons des histoires, des métaphores aux enfants car leur psychisme a besoin de structures simplifiées. Devenus adultes, il serait temps de réaliser que ce ne sont que des contes. Il nous faut accepter de grandir et arrêter d’asservir ou de tuer autrui pour des histoires inventées.”

— “Si vous considérez...” Reprend le journaliste. “ Que ces structures créées par ces définitions sont inventées, par l’homme, il n’y a qu’un pas à faire pour concevoir que l’homme puisse aussi en inventer d’autres, les siennes propres. Plus les structures sont exceptionnelles, plus l’individu sort du groupe global”. Le professeur Ribotsaya sourit et enchaîne. “Oui c’est exact, cela peut d’ailleurs, entraîner un comportement à tendances délirantes.”

Edouard se met à froncer les sourcils et sourit avec l’air de tout avoir compris avant d’éteindre le poste de télévision. En se vautrant sur le canapé, Edouard se tourne sur le côté, aperçoit un cadre sur une table, avec la photo de Marie. Il ne la recon-

naît pas mais cela ne l'affecte pas puis il repense à l'interview : "Cette femme est impressionnante. Comment peut-on allier autant de beauté et d'intelligence ? Je l'envie, vraiment ! Elle paraît tellement sûre d'elle, tellement sereine. Quelle chance elle a !" Il pose sa tête en arrière sur le haut du canapé, ferme ses yeux et se dit en prenant un air grave. "Je commence à ne plus être capable de savoir ce que je sais et ce que je ne sais pas ! Je n'arrive même pas à me remémorer ce que je faisais avant de rentrer dans cette maison. Cette maison que je ne reconnais pas non plus. Helena Ribotsaya lui revient en tête. "Comment peut-on être aussi chanceuse ? Helena... Comment c'était son nom déjà ? Mais qu'est-ce que c'est que ce bourdonnement ?" Sur cette dernière interrogation, Edouard s'endort comme happé dans un gouffre.

Chapitre 9

Le cauchemar

Edouard est allongé sur une table au milieu de nulle part. Il se réveille lentement. Il relève la tête et jette un coup d'œil sur le réveil posé sur la petite table à côté du lit, 11h55. Tout est noir autour de lui, à perte de vue. Le lit se trouve perdu au centre d'une immensité noire, mais il distingue toujours ce même bourdonnement. Lorsqu'Edouard s'apprête à se lever, il s'aperçoit qu'il est attaché au lit. Il essaie de se libérer et tire de plus en plus fort sur ses liens pourtant de fines ficelles, mais en vain. Son corps est rigide comme un bout de bois. Edouard ouvre grand la bouche et veut appeler à l'aide, mais aucun son ne sort de sa bouche. Il constate alors qu'il ne peut plus refermer sa bouche qui reste grande ouverte. Il commence à paniquer.

Dans le noir, Edouard entend des bruits de pas, Une marche lente. Puis discerne une silhouette, au loin. Une ombre blanche qui s'approche lentement.

Edouard distingue maintenant l'individu, placé à quelques mètres du lit. Sur sa blouse blanche, il distingue deux lettres imprimées : un "M" et un "R". Edouard remarque avec effroi que l'homme n'a pas de visage et manipule une petite boîte. Edouard tente de le faire réagir. Il remue tant qu'il peut et essaie de faire sortir un cri de sa gorge. Mais l'homme, demeure imperturbable. Le "sans visage" ouvre la boîte et en sort un scalpel. Edouard, de plus en plus effrayé, tente de se libérer et se débat. Rien n'y fait. L'homme découpe alors la chemise d'Edouard, qui écarquille les yeux, sa douleur étant égale à son impuissance. Puis plus rien.

Dans le noir, Edouard entend des bruits de pas, Une marche lente. Puis discerne une silhouette, au loin. Une ombre blanche qui s'approche lentement : La scène se reproduit. Edouard se surprend, malgré la peur qui augmente en intensité, à ressentir un certain plaisir, à revivre la séquence. À côté de lui, il aperçoit son double, debout, immobile. Ses yeux sont fermés mais ses globes oculaires bougent frénétiquement.

Edouard sent son corps se tendre et se contracter. Il regarde le "sans visage" agir, sans pouvoir faire quoi que ce soit. L'être crépusculaire, se met à découper lentement et consciencieusement le ventre d'Edouard, qui reste la bouche ouverte et les yeux écarquillés, à contempler l'œuvre sans aucune

douleur. L'homme sans visage repose maintenant son outil de découpe, et récupère dans la boîte un gros ver blanc qu'il dépose à l'intérieur du ventre d'Edouard. Puis, toujours lentement, il prend du fil et une aiguille dans la boîte et se met à recoudre la plaie. Puis plus rien.

La scène se reproduit de nouveau une troisième fois. Une ombre blanche s'approche lentement du lit. Edouard distingue l'individu, placé à quelques mètres du lit. Sur sa blouse blanche, il distingue deux lettres imprimées : un "M" et un "R". À côté de lui, il reconnaît maintenant Marie qui a du mal à se retenir de rire. Il ne comprend pas et se met à la maudire. La peur d'Edouard augmente encore, il ferme ses yeux. Il sait ce que va faire ce monstre sans visage. En même temps, il n'arrive pas à contrôler son plaisir d'être le maître du "film". Edouard rouvre les yeux lorsqu'il sent que l'individu lui applique un pic sur l'avant du front, avant de lui asséner un grand coup de marteau pour lui transpercer le front. Edouard referme alors très fort les yeux et se met à réciter machinalement : "Je crois en l'homme qui écrit la métaphore, je ne crois pas en la métaphore. Je crois en l'homme qui écrit la métaphore, je ne crois pas en la métaphore. Je crois en l'homme..." Comme un mantra, une litanie qu'il se répète indéfiniment pour faire fuir la peur.

Edouard se réveille brusquement, dans un grand cri. Il regarde autour de lui, dans un état de confusion absolue : encore une chambre qu'il ne connaît pas ! Il se touche le front, mais n'y trouve aucune blessure. Il observe sa chemise, qui est intacte, et son ventre mais il n'y trouve aucune plaie. Il éponge la sueur ruisselante sur ses tempes et s'assoit sur le rebord du lit pour reprendre sa respiration. Ce n'était qu'un rêve, un affreux cauchemar. Quand derrière lui, une voix se fait entendre... "Alors, Edouard, je te l'avais bien dit !" Edouard se retourne violemment et aperçoit son double. Une image du rêve s'interpose en une fraction de seconde où il le revoit, debout, immobile, les yeux fermés. Le jumeau s'approche d'Edouard en marchant lentement et continue. "Tu ne m'a pas cru lorsque je t'ai averti. On te manipule et tu ne fais rien !"

— "Et que devrais-je faire ? Je ne sais par où commencer. Je n'arrive même pas à distinguer la réalité du rêve !" Le double d'Edouard reste à côté, debout, les bras étrangement détendus le long de son corps : "Pose-toi la question, Qu'est-ce qui est bon pour moi ? La réponse décidera de tes besoins et de tes attentes, lesquels eux-mêmes décideront de tes actions. Cela nécessite, bien entendu, d'avoir fait un état des lieux sur ton passé. Utilise ta mémoire, que diable ! Il n'y a pas d'état des lieux sans analo-

gie, et pas d'analogie sans mémoire. Qu'est-ce qui serait bon pour toi, avoir moins, ou avoir plus ?... D'intelligence, d'amour, de respect ?"

— "Je ne sais pas... Tu m'embrouilles... C'est comme si ma réalité n'était pas la leur, ne convenait pas. Tout est parfait pour moi. Je me sens assez bien. Je ne vois rien à y redire... Mais je ne suis pas en phase, c'est tout ! C'est comme si je vivais dans un pays étranger, sans en connaître la langue, les habitudes. Les autres n'acceptent pas ce que je veux penser." Le double ne prononce pas un mot. Il se contente d'écarquiller les yeux. Edouard continue sa plaidoirie : "Je ne comprends pas leurs façons d'agir. Ils ne pensent pas comme moi et c'est déstabilisant... Voilà c'est ça ! Je voudrais que les gens pensent comme moi ! Je voudrais qu'ils voient ce que je vois."

— "Et bien nous y sommes." À ce moment, quelqu'un frappe à la porte. Edouard pose son doigt sur sa bouche pour signifier à son jumeau de se taire. Il se lève et se dirige vers la porte : "Oui ! Qui est-ce ?"

— "Mais c'est moi, Marie ! Ouvre la porte. Qu'est-ce qui se passe ?"

— "Je ne vous connais pas." Répond-il. "Qui êtes-vous ?" Affolé, Edouard se retourne mais son double a disparu. De l'autre côté de la porte on entend Marie hors d'elle : "Tu te moques de moi ?

Ouvre la porte, je te dis !” Il observe la chambre, du sol au plafond, puis décide d’ouvrir la porte pour laisser entrer.

Marie entre en furie et va directement s’asseoir sur le lit et se met lui faire des reproches. “Mais où étais-tu passé ? Je te laisse à la gare sur le banc et lorsque je reviens : Plus personne ! Je n’ai pas arrêté de courir dans les couloirs en te cherchant, je te trouves tranquillement à l’hôtel et tu refuses de m’ouvrir. Pourquoi ne m’as-tu pas attendu ?” Lui, marche dans la pièce toujours préoccupé par la disparition de son double. Il scrute la chambre et la salle de bain en se demandant comment il a fait pour sortir. Lorsqu’il ressort, Marie élève la voix : “Tu m’écoutes, oui ?”

— “Excusez-moi, mais je ne sais pas qui vous êtes. Nous nous connaissons ?” Marie lui fait signe de s’asseoir à côté d’elle et Edouard s’exécute, comme un enfant, sans rien dire, mais toujours sur ses gardes. Elle a l’air tendre, elle lui caresse les mains, la joue. Sentant Edouard mal à l’aise, Marie continue. “Je sais que quelque chose ne va pas et cela a l’air d’être grave. Mais tu ne me dis rien. Je ne peux pas tout deviner. Il va falloir aller consulter un docteur.”

— “J’étais fatigué, alors je suis rentré”, lui dit-il avec un air soupçonneux, sans vraiment la regarder en face.

— “Est-ce que tu as pris tes médicaments ?”

— “Mes médicaments ?”

— “Ce n’est pas possible ! Ne me dit pas que tu les a encore égarés ? Heureusement j’ai toujours une boîte dans mon sac”. Marie récupère son sac, fouille à l’intérieur et en ressort un tube. Elle prend deux petites gélules rouges et les tend à Edouard puis elle va dans la salle bain pour récupérer un verre d’eau : “Tiens ! Avale-les. Tu ne devrais pas jouer avec ça !”

Edouard s’exécute aussitôt mais reste muet. Il se refuse à ressentir quoi que soit, ne laissant rien paraître et ne regardant Marie que furtivement. Elle continue à parler mais il ne l’écoute plus vraiment. Il la trouve jolie et attirante bien sûr, mais se méfie d’elle. Dans un processus d’extrapolation rudimentaire, Edouard se met à inventer. Sans doute la seule chose raisonnable à faire lorsqu’on ne voit pas, ou que l’on ne comprend pas une situation. En fonction de ses maigres connaissances et du potentiel de sa faculté de juger, il se dit que Marie est bien trop jolie pour lui. Elle est intelligente. Elle doit voir d’autres gens, d’autres personnes. Ensemble ils s’amuse, se rient de lui. Ils complotent contre lui. Peut-être même, veulent-ils l’éliminer.

Elle le prend dans ses bras et lui passe la main dans ses cheveux mais lui regarde le plafond. Il se demande qu’elle lui cache quelque chose. Sinon pourquoi agirait-elle ainsi ? “Elle doit avoir

besoin de moi, mais elle veut me transformer, me manipuler Pour mon bien ? Non ! le sien ! Qu'est ce que c'est que ce médicament ?" Edouard a bien conscience qu'il doit se recadrer et retrouver des structures solides, des points de repères, une raison de vivre dans un cadre stable. C'est pour cela qu'il ne bouge pas, il a peur que le moindre mouvement ne le déséquilibre : "Je ne peux pas être amoureux d'elle." Pense-il en ressentant un vide qui se creuse au creux de son ventre : "Ce n'est pas possible, elle est trop différente, je ne peux pas... Je ne veux pas changer".

Son attirance pour Marie le déchire à l'intérieur mais il ne laisse rien paraître. Soudain, une vision s'interpose à son esprit et il se voit avaler Marie. Il en reste coi, mais continue à extrapoler. De cette façon, il comblerait son manque au fond de lui, et la détruirait en même temps. Puis il réalise qu'elle est définitivement contre lui. Il a des preuves implacables ou bien il les trouvera bientôt. Elle veut l'utiliser, c'est sûr. "Je suis épuisé, je pense que je vais me reposer un peu" dit-il à Marie qui le regarde presque sans émotion entrer dans la salle de bain. Après s'être déshabillé et mis au lit, Edouard ferme les yeux, le médicament commence à faire effet. Marie est couchée sur le côté contre lui. Edouard se méfie de Marie mais ne peut s'empêcher de rêver à sa bouche, à ses seins et ses cheveux, avant de s'endor-

mir et de sombrer une nouvelle fois dans le noir, les dents serrées pour un long voyage dans le néant, un univers sans repères, sans avant et sans après, sans but ni décision, sans choix ni responsabilité.

Épilogue

Basculement

Dans une chambre aux fenêtres fermées, un homme émerge doucement d'un long sommeil qui se voulait réparateur. Il a un pansement au milieu du front. Il entre-ouvre les yeux. Des données arrivent lentement jusqu'à son cerveau. Des formes se dessinent et deviennent des objets. Mais ce qu'il voit le surprend un peu car il demeure incapable de mettre un nom sur ces choses. "Mince, quelle cuite !" Ses premiers mots de la matinée, clairs et précis, révèlent un éclair de lucidité sur son état de la veille, pourtant encore flou. Il redresse un peu la tête et son regard parcourt lentement le reste de la chambre : "Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que je fais ici ?" Réfléchit-il, l'air inquiet.

Cette pièce lui est totalement inconnue. Il jette un rapide coup d'œil derrière lui, juste pour vérifier s'il n'y a pas quelqu'un qui dort à côté, on ne sait jamais mais le lit est vide. Il s'assoit sur le bords

tout en observant les objets dans la pièce, pour se raccrocher à un souvenir, quelque chose sur quoi il pourrait s'appuyer, une montre sur la table de chevet, l'affiche au mur d'une peinture, un portrait dans un cadre d'un homme et une femme sur une montagne. Il ne reconnaît rien. Aucune interaction, pas un objet dans la pièce ne lui parle.

Il se lève et s'aperçoit qu'il s'est couché nu. Il remarque des vêtements de femme posés sur le lit, un ensemble vert très Chanel. Il ne les reconnaît pas. Comme il est hors de question de sortir nu, il enfile la jupe, la chemise et remarque que la taille et la couleur lui conviennent parfaitement. En passant devant le miroir, il s'arrête, s'observe longtemps sans même prêter attention au pansement sur le front. Puis soudain réalise qu'il est revenu et se sourit. Lentement, Edouard met sa chemise dans sa jupe, le regard lointain et sort de la chambre. En longeant le couloir, il regarde au plafond, la porte du grenier comme si cela devait lui rappeler quelque chose. Il descend l'escalier. En bas, il ne remarque pas la veste noire accrochée à la rampe. "Pfff, quel cauchemar !!! Heureusement que je me suis réveillé !" Pense t-il. "Il faut que je me dépêche".

Mais dans le couloir soudain on sonne à la porte. Edouard se décide et va ouvrir. Un homme apparaît. Habillé tout en blanc, comme un infirmier, celui-ci lui dit avec un sourire. "Votre conférence

commence dans quinze minutes, Monsieur Park. Il ne faudrait pas traîner, il y a du monde sur la route”. Dans la rue, Edouard aperçoit une ambulance attend, porte ouverte. Il réalise Immédiatement qu’il se passe quelque chose d’anormal. “Monsieur Park ? S’investit Edouard. Mais qu’est-ce que vous me raconter ! Vous vous trompez de personne ! Monsieur Park ? Monsieur ! Mais qu’est-ce que vous me raconter ! Vous voyez bien que je suis une femme ! Appelez-moi, madame, enfin... Goujat ! Et puis Park... C’est quoi ce nom-là. Il se passe quelque chose de pas clair... Ça cache quoi, ça ?” Affolé, il se retourne mais le décor a changé ! Il découvre en face, un mur de tissu blanc : il se trouve dans une chambre d’hôpital. Derrière lui, il entend la voix calme de l’infirmier qui continue. “Venez Edouard, où nous allons être en retard. C’est que j’ai des comptes à rendre, moi !” Edouard se décide à accompagner l’infirmier dans le couloir : “ Au fait, avez-vous lu le livre que je vous ai prêté ?”

— “Quel livre ? Répond Edouard, tout en marchant calmement à ses côtés, dans les couloirs blancs de l’hôpital. “Ah, le petit livre noir. Euh... Non. Mais il y a certainement des passages intéressants.” L’infirmier fait une moue en ajoutant, “Dieu vous garde, Ed !” Puis il ouvre une porte et fait entrer le jeune homme dans une pièce.

A l'intérieur, se trouve un homme d'une soixantaine d'années et vêtu d'une blouse blanche qui s'avance vers lui pour lui serrer la main : "Bonjour Edouard, asseyez-vous !" Edouard s'avance lentement comme s'il était inutile de lutter et s'assoit sur la chaise placée de l'autre côté en face de la table, du docteur. Le médecin inspecte le front d'Edouard et lui retire doucement son pansement : "Parfait, dans quelques jours on n'y verra plus rien." Il ne reconnaît pas cet homme qui lui parle : "Comment allez-vous, ce matin, monsieur Park ? Vous vous prépariez à partir quelque part ?" Mais, Edouard, qui regarde un peu au-dessus de sa tête, dans le vague, ne répond rien. Au fond de la pièce, derrière le médecin, il observe la glace sans teint, à laquelle Edouard présente un visage serein, sans émotion perceptible. Il ne peut assurément pas voir ce qu'il y a de l'autre côté de la vitre. Mais son imagination toujours prête à extrapoler, peut pallier à cette difficulté.

Le docteur continue à parler mais il ne l'entend pas ou plutôt ne prête guère attention à ses propos. Edouard tourne la tête sur le côté, pour apercevoir, debout et adossé au mur, son double qui esquisse, un sourire déplacé, tout en écarquillant les yeux, comme une chouette toujours en éveil. Il est calme. Il ne bouge pas les lèvres. Néanmoins Edouard l'entend : "Rassure-toi, Helena. Reste calme, tu es

dans le vrai. Ils veulent t'enlever ton ver mais ils ne pourront pas. Il faut les laisser venir. On va voir pourquoi ils te prennent pour cet Edouard Park... Joue à Edouard Hélène !”

Edouard se retourne vers le médecin et décide de l'entendre : “Très bien Edouard, vous nous avez fait un peu peur hier soir. Nous avons dû intervenir et effectuer une petite opération chirurgicale. Nous allons aussi revoir vos doses de HP4 et tout devrait rentrer dans l'ordre. Nous nous sommes aperçu que vos gélules n'agissaient pas toute la journée et bloquaient vos possibilités de remémoration. Vous avez fait une crise et il a fallu effectuer une opération, en urgence, sur votre cerveau. Tout est remis dans l'ordre maintenant, et vos nouveaux médicaments, vous aideront à mieux vivre votre convalescence. Je vais vous laissez aller vous reposer maintenant. Je repasserai demain matin vers 10h00”. Il se lève, lui serre la main, puis se dirige vers la porte et quitte la pièce en laissant Edouard Park avec l'infirmier qui attendait dans le couloir.

De l'autre côté, dans l'autre pièce, une jeune femme avec sa robe rouge et un jeune homme avec un tee-shirt jaune se tiennent derrière la vitre sans teint. “Docteur, on est en train de le perdre ?” demande la jeune femme au docteur. “Le jeune homme à côté rajoute : “Comment faire pour qu'il

revienne ?” Le docteur se retourne et demande à la jeune femme, “Vous êtes Julie Nott ?

— “Oui, Edouard est mon ex mari. Je me suis remariée depuis avec David. Edouard et lui ont eu quelques altercations ensemble.” Le médecin rajoute : “Oui, un peu plus qu’une altercation, Edouard a quand même voulu passer votre mari par la fenêtre et il s’en est fallu de peu pour que l’irréparable arrive. David interroge le médecin : “Comment faire pour qu’il revienne à la réalité ? Est-ce possible ?”

— “Il n’est pas certain que l’on puisse le ramener à la raison. Nous pouvons encore l’endormir pour le calmer et éviter qu’il s’en prenne à lui-même ou aux autres et puis nous ferons encore d’autres essais. Mais nous avons fait des progrès depuis sa crise dans la salle de conférence. C’est à ce moment que sa réalité s’est écroulée. Il n’est pas impossible qu’Edouard ai disjoncté lors d’une tentative de repli sur soi. Lorsque la pensée travaille sur elle-même, elle brise ses fondements, ses structures, elle anéantit ce qui la fait tenir debout. Un burn out peut entraîner des vertiges et des pertes de repères.”

— “Mais il ne pourra jamais revenir à notre réalité ! rétorque Julie. C’est ce que vous voulez dire ?” Le docteur, avec une expression aussi perspicace qu’attendri, leur répond “Ce n’est que lorsque la vision d’un monde imaginaire est partagée par tous,

qu'on l'appelle "réalité". Je comprends qu'accepter cela, c'est vivre aussi dans un état de schizophrénie ordinaire, et certainement, pour certain, sur le fil du rasoir".

— "Lorsque je parlais avec lui, lors des visites" Dit Julie, "Il me regardait bizarrement. Je dois dire qu'il me mettait vraiment mal à l'aise. Je n'aimais pas son regard et je ne savais pas si je devais continuer à venir. Certaines fois, il ne me reconnaissait pas ou bien, me prenait pour quelqu'un d'autre. Je ne sais pas si je m'imaginais des choses, mais comment être sûre de ne pas basculer à notre tour, c'est effrayant ?"

— "Vous voulez dire basculer du côté des mondes multiples et individuels." Reprend le médecin. "Vous savez, il existe deux possibilités pour être dans un état de confusion : Soit vous avez un problème physique qui vous empêche de raisonner correctement, soit vous manquez d'informations pour avoir le recul nécessaire. Ces deux causes vous empêchent de développer votre potentiel d'homéostasie et d'évolution. Pour prendre une métaphore technologique, vous pouvez avoir un dysfonctionnement du hardware, comme Edouard ou bien du software, comme la majorité des gens sur la planète car peut-on avoir toutes les informations ? Lorsque le pouvoir de l'imagination est à la solde du besoin

de stimulation. Quand l'ignorance s'accouple à la magie... Tout est permis."

— "Vous y allez fort, vous mélangez un peu facilement la schizophrénie avec le merveilleux." Reprend David.

— "Ah, vous croyez ?" coupe le docteur. "Prenez par exemple les religions ou les contes pour enfants, ces histoires à dormir debout n'ont rien à leur envier. N'oubliez surtout pas que nous vivons aussi dans un monde inventé par l'humain qui en essayant de construire une cohérence bâtit sa réalité. Il faut en être conscient. Lorsqu'on est dupe des leurres que la société nous impose, nous obéissons aux contes, tels des marionnettes impuissantes. Notre potentiel d'évolution, de construction est lié à notre savoir. Seuls l'éducation, le recul et le doute permanent permet de survivre sans être aliéné aux contes. Néanmoins, le danger de déstabilisation, de déstructuration existe. C'est pourquoi, la connaissance des règles du monde inventé, et partagé par la majorité des gens, est essentielle. Nous devons y construire un équilibre."

— "Mais alors, le sublime, l'extraordinaire, la magie, la foi ?" reprend David. "Tout cela devient illusion. Dans quel autre monde voulez-vous nous emmener ?"

— "Vous avez entièrement raison, rétorque le docteur. Pour survivre, nous avons besoin de

structures, et lorsque les structures deviennent des prisons, nous échouons à notre maîtrise de l'environnement, alors que cette habileté est la base de notre survivance. Ceci est bien la vision d'un autre monde, sur lequel je vous propose de méditer. Un univers uniquement basé sur le doute, la raison et la réflexion. Ce besoin de croire en un monde merveilleux, onirique et simplifié peut résulter d'un manque d'éducation, ou d'une manipulation des esprits, ou encore d'une souffrance non intégrée qui engendre un refus de grandir ou de voir la réalité telle qu'elle est. Lorsque l'humain sort de l'enfance pour devenir adulte il doit apprendre et acquérir la capacité d'appréhender sans peur, la complexité de la vie. Grandir c'est sortir des propagandes imposées où la foi et la magie n'ont pas leur place. Pour pouvoir être efficace la vie a besoin de stabilité alors qu'elle n'est que chaos. La réalité stable et subjective de nos sociétés s'affronte en permanence avec notre réalité fluctuante et objective. Nous devons trouver un équilibre.

La culture et ses travers ne sont que des peaux superposées sur le monde réel, biologique et physique. Des couches aussi temporaires et fragiles, qu'instables. La propagande liée au refus de voir le monde tel qu'il est réellement, le fameux "ver" d'Edouard, nous entraîne à des facilités de penser des bien-être illusoires. L'homme pénètre alors, dans des mondes

imaginaires, des espaces mythiques, créés uniquement dans une recherche de béatitude sous contrôle. De la même façon, lorsque notre ignorance nous contraint à agir dans un carcan imaginé ou imposé, notre potentiel d'évolution, notre compréhension du monde s'en trouvent affectés. Nos faibles possibilités à appréhender les analogies, engendrent une amnésie qui nous place aussitôt dans un état de confusion et de dépendance. Prêt à accepter le moindre phénomène spectaculaire."

— "Vous pensez, dit Julie, que nos facultés de communication ont un rôle à jouer dans notre stabilité rationnelle et émotionnelle ?"

— "Très exactement, imaginez un autre moyen de communication encore plus complexe que le langage : la télépathie par exemple. Cela changerait immanquablement notre conscience et nos perceptions. Edouard, lui, invente cette télépathie par les voix qu'il entend, des personnages qu'il imagine. Sa conscience s'en trouve altérée, et par la même sa réalité."

— "A vous écouter, on pourrait penser que vous êtes, vous aussi en décalage ?" soutient Julie avec un sourire crispé.

— "Évidemment ! Répond le médecin, presque sarcastique et en regardant fixement la fille. Le seul fait de douter, vous place en dehors du groupe, et la lucidité a un prix, une certaine solitude. Elle a aussi

un autre travers, la méfiance. Je considère que cela vaut mieux que l'aveuglement et la peur. Cela peut ressembler à "un état de paranoïa ordinaire", mais la différence importante, entre moi et mes patients, c'est que je maîtrise parfaitement les mécanismes, et les structures de ce monde, rêvé et subi par tous. Donc, même si j'envisage d'autres possibilités, d'autres vies, d'autres attentes et d'autres besoins, je reste très en adéquation avec ce monde parce que j'en connais et en discipline les règles." Les deux jeunes gens, perplexes, et stoïques, commencent soudain à perdre pied et peut-être même à basculer légèrement. Ils hochent en même temps, lentement la tête en signe d'approbation.

Dans un couloir d'une autre aile de l'hôpital, deux infirmiers accompagnent Édouard dans sa chambre. Après avoir arpenté quelques allées, les trois hommes se trouvent devant la chambre 5386. L'un des infirmiers sort une clé de sa poche. "On rentre à la maison ?" Lancent ils de concert. Édouard surpris par la question, ne répond rien.

Au bout du couloir Édouard aperçoit soudain Julie et David bras dessus bras dessous. Le couple pénètre dans l'ascenseur et au moment où la porte se referme, il les voit s'embrasser. Une connexion se fait dans son esprit. Édouard, le regard halluciné et fixe demande à l'un des infirmiers : "Quelle heure est-il ?" L'infirmier regarde sa montre et lui répond :

“11h15 !” Édouard réfléchit. Il imagine, puis soudain, se met à sourire.

Tout à coup, les infirmiers n'en reviennent pas de voir Edouard disparaître en s'enfonçant dans le sol. Pendant une seconde, ils se regardent et pensent délirer car leurs règles de stabilité viennent de s'effondrer. Toujours abasourdis, les infirmiers se mettent à courir pour donner l'alerte.

— “Bordel de merde, c'est pas notre jour ?”

— “Putain ouaih, dire qu'on était sympa avec lui ?”

FIN

